

CINQUIÈME HOMÉLIE

Adressée au peuple pour l'exhorter à supporter généreusement les menaces qui lui sont faites; nombreux exemples tirés de l'histoire de Job et des Ninivites; qu'il ne faut pas craindre la mort, mais le péché; ce que c'est qu'une mauvaise mort; du soin qu'il faut mettre à fuir les jurements «du tremblement de terre.

Ce que je vous disais hier sur les trois jeunes Hébreux et la fournaise de Babylone paraît n'avoir pas été pour votre charité un médiocre sujet de consolation, aussi bien que l'exemple de Job et la vue du fumier sur lequel il était assis, de ce fumier plus respectable que le trône des rois. La vue du trône, en effet, ne produit aucun bien pour celui qui le regarde, si, ce n'est un plaisir sensible et passager, mais stérile, tandis que l'aspect du fumier de Job nous procure des avantages sans nombre : c'est une leçon inépuisable de philosophie, une éloquente exhortation à la patience. Aussi voit-on beaucoup d'hommes entreprendre, encore aujourd'hui, de longs voyages, traverser les mers et se rendre des extrémités du monde en Arabie, pour contempler et baiser le sol qui fut le théâtre des combats de ce vainqueur, et qui fut arrosé de son sang mille fois plus précieux que tout l'or de la terre. Non, la pourpre ne brille pas d'une splendeur égale à celle dont rayonnait le corps du juste, teint, non d'un sang



étranger, mais de son propre sang. Ses ulcères avaient plus de valeur que les pierreries les plus belles. Les pierreries ne sont par elles-mêmes d'aucune utilité pour notre vie; celui qui les possède ne saurait les faire servir à des besoins réels, tandis que ces ulcères sont une consolation pour toutes les douleurs.

En voulez-vous une preuve ? Supposez un père qui vient de perdre un fils unique et tendrement aimé; mettez sous ses yeux mille pierres précieuses, et vous ne consolerez pas son cœur désolé, vous n'apporterez aucun soulagement à sa blessure. Mais faites-lui considérer les plaies de Job, et vous pourrez le guérir en lui tenant ce langage : Pourquoi vous lamenter, ô homme ? Un seul fils vous a été ravi, et ce juste, après avoir perdu la couronne entière de ses enfants, fut même frappé dans sa chair; il était couché nu sur un fumier, couvert de plaies hideuses et purulentes, voyant son corps s'en aller par lambeaux et tomber en dissolution, lui cependant plein d'amour pour la justice, d'horreur pour le mensonge, de piété pour Dieu, lui qui s'abstenait de tout mal et qui pouvait prendre Dieu lui-même à témoin de ses vertus. Si vous adressez au malheureux de telles paroles, vous calmeriez son désespoir, vous dissiperez sa tristesse. J'avais donc raison de vous dire que les ulcères de Job étaient infiniment plus utiles que les pierreries.

CINQUIÈME HOMÉLIE

Représentez-vous donc ce courageux athlète, imaginez-vous que vous voyez son fumier et lui-même étendu sur ce tas de nourriture. N'est-ce pas là une image incomparable de l'homme, toute resplendissante d'or et de diamants, dont ma langue ne saurait vous peindre la beauté ? Car quelle est la matière assez riche pour entrer en parallèle avec ce corps d'où ruisselle un sang corrompu ? Ce corps du juste ne surpasse pas seulement le prix de tout ce qu'il y a de plus précieux sur la terre, mais ses plaies sont encore plus lumineuses que les rayons du soleil : ceux-ci n'éclairent que les yeux du corps; celles-là illuminent les yeux de l'âme et frappent le diable d'aveuglement. C'est la vue de ces plaies qui le mit en fuite et l'empêcha de se montrer de nouveau. Apprenez donc par là, mes bien-aimés, quel est l'avantage des tribulations. Tant que le juste vivait dans la richesse et dans la paix, le diable trouva moyen de l'accuser, à tort sans doute, mais enfin il put dire : «Est-ce que Job vous sert gratuitement ?» (Job 1,9) Mais quand il l'eut spolié; quand il l'eut réduit à l'indigence, il n'osa plus ouvrir la bouche contre lui. Lorsque Job était riche, le tentateur songeait à l'attaquer et menaçait de le vaincre; après qu'il l'eut dépouillé de tous ses biens et soumis aux plus cruelles souffrances, il s'éloigna de lui. Il leva la main sur le juste alors que celui-ci était plein de force et de santé; mais aussitôt qu'il eut couvert de blessures, il s'enfuit et reconnut sa défaite,

Ne voyez-vous pas combien la pauvreté l'emporte sur la richesse, la maladie sur la santé, la tribulation sur le calme, pour l'avancement et le bien de ceux qui veillent, à quel point la lutte les rend plus forts et plus glorieux ? Qui vit jamais, qui jamais ouï raconter d'aussi merveilleuses luttes ? C'est quand ils ont frappé leurs antagonistes à la tête, que les athlètes du siècle sont proclamés vainqueurs et reçoivent la couronne; c'est quand il a blessé, sillonné d'ulcères, affaibli le corps du juste, que son ennemi vaincu prend la fuite. Il l'a percé de coups, il a mis à nu ses entrailles, mais en vain : il n'a pu ravir le trésor caché dans son cœur; il n'a fait, au contraire, que donner un nouveau lustre à sa gloire; en le transperçant, il a révélé le secret de son intérieur, et tous les hommes ont pu voir les richesses de cette âme sainte. Il avait espéré remporter la victoire, et le voilà qui se retire couvert d'ignominie, condamné désormais à garder le silence. Esprit impur, que s'est-il donc passé ? pourquoi prends-tu la fuite ? Tout ce que tu voulais ne s'est-il pas accompli ? N'as-tu pas exterminé tous ses troupeaux, rendu ses bergeries, ses crèches et ses campagnes désertes ? N'as-tu pas fait mourir tous ses enfants et déchiré sa chair elle-même ? pourquoi donc te retirer ? – Ce que je voulais s'est accompli sans doute; mais non ce que je voulais le plus, ce qui était le but de tout le reste : Il n'a pas blasphémé. Et dans tout ce que j'ai fait, je ne me proposais pas autre chose. Cela n'ayant pas eu lieu, je n'ai rien gagné à lui ravir ses biens, à faire mourir ses enfants, à le torturer lui-même. C'est le contraire de ce que je voulais qui est arrivé : j'ai rendu mon ennemi plus pur et plus illustre.

Comprenez-vous enfin, mes bien-aimés, les avantages qui résultent de la tribulation ? Le corps du juste avait été plein de force et de beauté, mais il devint encore plus beau, plus vénérable quand il fut couvert de plaies. La laine est belle assurément, avant qu'elle soit teinte; mais la pourpre lui donne, avec une splendeur nouvelle, une incomparable valeur. Si Job n'eût pas été dépouillé de tout, nous n'eussions jamais connu les généreux sentiments de cette âme victorieuse; si son corps n'avait pas été comme ouvert par la torture, les rayons de ce divin foyer n'auraient pas éclaté pour nous; si nous ne l'avions pas vu couché sur un fumier, nous aurions ignoré ses richesses. Un roi n'est pas environné d'autant de splendeur sur le trône, que cet homme éminent et glorieux sur cette couche fétide; car enfin, après le trône royal, la mort; après l'ordure, le royaume des cieux !

2. Que de telles réflexions nous apprennent à secouer le poids de notre tristesse. Je mets ces exemples sous vos yeux, non certes pour que ma narration obtienne vos éloges, mais pour que vous imitiez la résignation et la vertu de ces anciens héros. Vous apprendrez ainsi par les faits mêmes que, de tous les maux humains, il n'en est aucun de réellement grave si ce n'est le péché : ni l'indigence, ni la maladie, ni les outrages, ni les calomnies, ni le déshonneur, ni la dernière de toutes les infortunes, la mort. Pour les hommes initiés à la vraie philosophie, ce ne sont là que des noms sans réalité correspondante; le seul malheur véritable, c'est d'offenser Dieu, de commettre une action qui déplaît à ses regards. Qu'a donc la mort de si terrible, dites-le moi ? Est-ce de vous faire entrer plus promptement dans le port et dans le séjour de la vie bienheureuse ? Alors même qu'elle ne vous atteindrait pas d'un coup violent, la loi de la nature toute seule ne séparerait-elle pas votre âme de votre corps ? Nous pouvons l'éviter aujourd'hui, mais nos craintes ne sauraient tarder à se réaliser. Et quand je m'exprime ainsi, n'allez pas croire qu'il s'agit dans ma pensée d'une chose triste et pénible. Loin de là; je rougis, au contraire, de la pusillanimité de ceux qui redoutent la mort.

CINQUIÈME HOMÉLIE

Quoi ! vous espérez des biens que l'œil n'a point vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur de l'homme éprouvés, et vous différez le moment d'aller en jouir, vous demeurez dans la torpeur et la négligence ! bien plus, ils excitent en vous la crainte et la répulsion ! N'avez-vous pas honte de gémir d'avoir à subir la mort, quand Paul gémissait d'avoir à supporter la vie présente ? Il écrivait aux Romains : «Toute créature gémit, et nous-mêmes, qui possédons les prémisses de l'esprit, nous gémissons.» (Rom 8,22-23) Il disait cela, non parce qu'il condamnait le présent, mais parce qu'il désirait l'avenir. C'est comme s'il eût dit : J'ai goûté le don de la grâce, et je ne puis plus souffrir de retard; j'ai les prémisses de l'esprit, je veux le posséder entièrement; j'ai été ravi au troisième ciel, j'ai vu cette gloire inénarrable; j'ai contemplé le royal séjour des élus, et j'ai compris dès lors de quels biens je suis privé tant que je demeure sur la terre : voilà pourquoi je gémis. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un vous avait introduit dans le palais des rois, vous montrant ces murs revêtus d'or et les autres ornements qui les décorent; s'il vous conduisait de là dans une pauvre chaumière, vous promettant de la changer en un palais royal après un bref délai et d'en faire alors votre demeure éternelle, ne devriez-vous pas soupirer ardemment après ce bonheur et souffrir avec impatience ce délai même de quelques jours ? Considérez ainsi le ciel et la terre; et comme Paul gémissiez, non sur la mort, mais sur la vie.

Donnez-moi, me répondrez-vous peut-être, de ressembler à Paul, et la mort ne me sera plus un sujet de terreur. – Et qui vous empêche de ressembler à Paul ? N'était-ce pas un homme pauvre, un faiseur de tentes, un simple artisan ? S'il eût été riche et noble, les pauvres appelés à l'imiter auraient pu se retrancher derrière leur pauvreté. Vous ne pouvez rien dire de semblable; car ce n'était là qu'un ouvrier, je le répète, un homme qui vivait de son travail quotidien. Pour vous, dès vos premières années vous avez été nourri dans la piété par vos parents, formé à l'étude des saintes lettres; mais lui, blasphémateur, persécuteur, non content d'insulter l'Eglise, l'avait dévastée. Changé néanmoins tout à coup, il surpassa plus tard tous les autres par son zèle et sa ferveur; si bien qu'il osait dire : «Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ.» (I Cor 2,1) Il imita le Maître, et vous n'imiteriez pas le disciple ? Vous, encore une fois, nourri dans la piété, vous ne marcheriez pas sur les traces de celui qui n'embrassa la foi qu'après coup ? Ne savez-vous pas que les esclaves du péché, bien qu'ils soient vivants, sont déjà morts ? que les justes vivent encore après leur mort ? Cette parole n'est pas de moi; c'est le Christ qui l'a prononcée quand il disait à Marthe : «Quiconque croit en moi, serait-il déjà mort, possède encore la vie.» (Jn 11,25)

Est-ce que vous prenez nos enseignements pour des fables ? Si vous êtes chrétien, croyez à la parole du Christ; si vous croyez, montrez votre foi par vos œuvres. Or, comment vos œuvres rendront-elles témoignage de votre foi ? En vous mettant au-dessus des craintes de la mort. C'est un trait de plus qui vous distingue des infidèles. C'est à bon droit que les infidèles craignent la mort, puisqu'ils n'ont pas l'espérance de la résurrection; mais vous, conduit comme vous l'êtes dans une meilleure voie, pouvant ordonner vos œuvres et vos sentiments en vue des biens à venir, ayant pour point d'appui la certitude de ressusciter un jour, êtes-vous excusable de craindre la mort comme la craignent ceux qui ne croient pas à la résurrection ? – Mais je ne crains pas la mort, direz-vous, je ne crains pas de mourir; ce que je crains, c'est une mort malheureuse, c'est d'avoir la tête tranchée. A vous entendre, Jean serait donc mort malheureusement, puisque sa tête tomba sous le glaive ? Il en serait de même d'Etienne, puisqu'il fut lapidé ? Les martyrs n'ont pas fini, d'après vous, d'une manière moins malheureuse, exterminés qu'ils ont été par le fer ou le feu, plusieurs jetés dans les flots ou les précipices, d'autres broyés par les dents des bêtes ? Non, mourir malheureusement, ô homme, ce n'est pas mourir d'une mort violente, c'est mourir dans le péché. Entendez le Prophète s'exprimant là-dessus avec la plus haute philosophie : «La mort des pécheurs est très mauvaise.» (Ps 33,22) Ce n'est pas la mort violente qu'il caractérise ainsi, remarquez-le bien; c'est la mort des pécheurs : «La mort des pécheurs est très-mauvaise.» Et certes rien n'est plus vrai; car, au sortir de cette vie, c'est un châtiment intolérable, des tourments éternels, le ver rongeur, le feu qui ne s'éteint pas, les ténèbres extérieures, des chaînes à jamais rivées, des grincements de dents, la tribulation, l'angoisse, en un mot, l'éternelle damnation.

3. Puis donc que de tels maux sont réservés aux pécheurs, à quoi leur servira-t-il de mourir dans leur maison et dans leur lit ? Et, d'un autre côté, qu'importe aux justes de périr par le glaive ou par le feu, quand ils vont prendre possession de l'immortelle félicité ? En vérité, la mort des pécheurs est très mauvaise. Telle fut la mort de ce riche qui avait méprisé Lazare : il eut beau mourir paisiblement dans sa maison, dans son lit, entouré de ses proches, et recevoir après cela tous les honneurs funèbres; les prospérités dont il avait joui dans la vie ne purent lui faire obtenir la plus légère consolation après sa mort. Bien différente fut la mort

CINQUIÈME HOMÉLIE

de Lazare : uniquement entouré des chiens qui lèchent ses plaies, étendu sur le pavé, il endure une mort violente; car que peut-on imaginer de plus cruel que la faim ? mais, à son départ de ce monde, il entre en possession des biens éternels et se réjouit dans le sein d'Abraham. Quel est donc le préjudice réel que lui causa sa mort violente ? De quoi servit au riche sa mort douce et tranquille ?

Vous insistez : Ce n'est pas précisément une mort violente que je crains, c'est une mort injuste; ce qui nous effraie, c'est que n'ayant rien commis de ce dont on nous soupçonne, nous puissions être confondus avec les coupables. Qu'est-ce à dire, je vous prie ? Vous craignez d'être injustement conduit au supplice ? Aimeriez-vous mieux que ce fût justement ? Quel est l'homme assez misérable, assez malheureux pour préférer, quand il est menacé d'une mort injuste, avoir mérité la mort ? S'il faut la craindre, c'est quand elle nous est justement infligée. Celui qui meurt victime de la justice ressemble par là même à tous les saints. Beaucoup d'amis de Dieu, et des plus illustres, ont été mis à mort injustement, Abel le premier de tous; ce n'est pas pour avoir péché contre son frère, pour avoir offensé Caïn, c'est pour avoir honoré Dieu, qu'il subit une mort sanglante. Dieu le permet. Était-ce par amour ? était-ce par colère ? Il est certain que ce fut par amour : de ce meurtre même, il voulait faire à son serviteur une plus brillante couronne. Vous n'en pouvez donc pas douter, ce n'est ni la mort violente, ni la mort injuste qu'il faut redouter, c'est la mort criminelle. Abel fut injustement tué; Caïn vécut dans des terreurs et des angoisses continuelles. Quel était, dites-moi, le plus heureux des deux, celui qui reposait dans la justice, ou celui qui s'agitait dans le remords ?

Voulez-vous que j'explique à votre charité pourquoi la mort nous paraît tellement à craindre ? Notre cœur n'est pas blessé de l'amour du céleste royaume, nous n'avons pas soif des biens qui nous sont promis. Sans cela nous mépriserions les choses présentes, à l'exemple du bienheureux Paul. Ajoutez encore : Si nous avons tant peur de la mort, c'est que nous n'avons pas assez peur de l'enfer. Ne comprenant pas ce que c'est qu'un éternel supplice, nous craignons la mort, au lieu de craindre le péché. Si cette dernière crainte s'était emparée de notre âme, la première ne pourrait pas s'y glisser. Ce n'est pas par des preuves éloignées, c'est par des considérations intimes et par ce qui nous est arrivé depuis peu, que j'essaierai de vous démontrer cette vérité. Lorsque eut été publié le décret impérial qui nous imposait ce nouveau tribut dont le fardeau nous paraissait intolérable, tout le monde était dans l'agitation, les plaintes et les murmures étaient unanimes, on s'indignait et l'on se disait en se rencontrant : Impossible de vivre, la république est bouleversée, nul ne pourra supporter de si lourdes charges. Tout le monde était dans l'angoisse comme si l'on avait été dans le péril le plus extrême. Puis, quand le crime a été commis, quand des hommes pervers et les plus pervers de tous les hommes, foulant aux pieds les lois, ont renversé les statues, attirant sur nous tous un danger beaucoup plus grave, quand nous ayons réellement craint pour la vie, sous le coup de la colère impériale, la perte de l'argent n'est plus rien pour nous; on a changé de langage et chacun dit : Que l'empereur prenne tout ce que nous possédons; volontiers nous renonçons à nos terres comme à nos meubles, pourvu que la vie nous soit assurée.

Ainsi donc, avant que nous fussions menacés du dernier supplice, c'était la perte de l'argent qui nous tourmentait; et, quand ces affreux désordres ont eu lieu, la crainte de la mort a dissipé celle de la ruine : la crainte de l'enfer, à son tour, en s'emparant de nos âmes, eût dissipé celle de la mort. De même que, si notre corps est en butte à deux souffrances différentes, la plus vive nous fait oublier l'autre, de même, si la crainte des tourments à venir agissait fortement en nous, celle-là nous laisserait moins sensibles à celles qui nous viennent de la part des hommes. Ravivez donc dans votre cœur le souvenir de la géhenne, et vous rirez de la mort, et vous serez délivrés, non seulement des angoisses présentes, mais encore des flammes de l'éternité. Celui pour qui la géhenne est un perpétuel objet de frayeur, ne tombera jamais dans les feux de la géhenne, contenu qu'il sera dans le devoir par une semblable crainte.

Laissez-moi maintenant vous rappeler une parole qui convient parfaitement à notre sujet : «Frères, ne soyez pas des enfants ... mais soyez-le pour la malice.» (I Cor 14,20) La crainte de la mort, sans celle du péché, est une crainte puérile. Les petits enfants craignent les fantômes et ne craignent pas le feu. Qu'on leur présente un flambeau allumé, et soudain ils porteront la main sur la flamme aussi bien que sur le flambeau. Ils sont épouvantés par une vaine image; ils n'éprouvent pas la frayeur que le feu doit inspirer. C'est ainsi que nous agissons nous-mêmes : nous redoutons la mort, qui n'est qu'un fantôme digne de mépris, et nous ne redoutons pas le péché, le seul mal qui soit à craindre, ce feu qui ronge notre conscience. Ce n'est pas la nature des choses, c'est notre ignorance qui nous cause ces frayeurs. Si nous regardons la mort en face, si nous voyons ce qu'elle est, nous ne la

CINQUIÈME HOMÉLIE

craindrons plus. Car enfin qu'est-ce que mourir ? pas autre chose que dépouiller un vieil habit. Le corps est en effet le vêtement de l'âme : la mort nous en dépouille pour un temps; mais nous le reprendrons avec une splendeur nouvelle. Qu'est-ce que la mort, encore une fois ? C'est un pèlerinage dont la durée n'est pas illimitée, un sommeil plus long que de coutume. Si vous craignez donc la mort, craignez aussi le péché. Vous gémissiez en voyant mourir vos semblables : gémissiez donc en les voyant manger et boire; car l'une de ces choses n'est pas moins naturelle que l'autre. Ne vous attristez pas de ce qui est dans l'ordre de la nature; attristez-vous plutôt de ce qui est le fait de la mauvaise volonté. Ne pleurez pas sur celui qui meurt; pleurez sur celui qui vit dans le péché.

4. Voulez-vous que je vous signale une autre cause pour laquelle nous craignons la mort ? C'est que nous ne veillons pas assez durant la vie, nous n'avons pas la conscience pure. S'il en était autrement, ni la mort, ni la faim, ni la perte de nos possessions ne nous causeraient la moindre crainte. Aucun de ces maux ne peut porter atteinte à celui qui vit dans la pratique de la vertu, ni même altérer sa joie intérieure; l'espérance dont il est rempli le met entièrement à l'abri de la tristesse. Que pourrait-on faire qui fût capable d'abattre l'homme fort et généreux ? Lui ravir ses richesses ? mais il a son trésor dans les cieux. Le chasser de sa patrie ? c'est l'acheminer vers le séjour de la gloire immortelle. Le charger de fers ? sa conscience est libre, il ne sent pas les chaînes extérieures. Tuer son corps ? il échappe à la mort par la résurrection. Tel qu'un homme qui se bat contre des fantômes et frappe l'air, sans que ses coups atteignent personne, celui qui s'attaque au juste lutte également contre une ombre et s'épuise en vains efforts, ne parvenant jamais à le blesser. Donnez-moi d'avoir la ferme confiance que j'obtiendrai le royaume des cieux, et tranchez-moi la tête aujourd'hui même si vous voulez; je vous serai même reconnaissant de ce meurtre, puisque vous n'aurez fait que hâter ma prise de possession des biens éternels.

Mais voilà précisément, direz-vous encore, le sujet de nos larmes : c'est que la multitude de nos péchés ne nous permet pas d'espérer ce royaume. – Cessez donc de pleurer sur votre mort; pleurez sur vos péchés, afin de les effacer. Dieu nous a donné le sentiment de la tristesse pour que nous gémissions, non sur la ruine de notre fortune, ni sur notre mort, ni sur rien de semblable, mais bien sur nos péchés : la tristesse doit servir à les expier. Je puis vous montrer par un exemple la vérité de cette affirmation. Les remèdes employés par la médecine sont uniquement faits pour les maladies qu'ils peuvent guérir, et nullement pour celles auxquelles ils ne peuvent rien. Ainsi, pour rendre ma pensée plus évidente; un remède qui n'a d'effet que de guérir les yeux malades, étant sans efficacité sur les autres maladies, on peut dire qu'il est fait uniquement pour les yeux; il n'est fait ni pour l'estomac, ni pour les mains, ni pour aucun autre membre. Appliquez maintenant ce principe à la tristesse, et vous verrez qu'elle ne vous est d'aucun secours dans les accidents qui nous arrivent, qu'elle ne remédie qu'au péché : il est dès lors certain qu'elle ne nous a été donnée que dans ce but. Parcourons les maux divers qui nous assiègent, ajoutons-y la tristesse, et nous verrons quelle en peut être l'utilité. Un homme est privé de ses biens; qu'il s'attriste : a-t-il réparé cette perte ? il a perdu son fils; qu'il s'abandonne à la désolation : rendra-t-il la vie au mort ou lui procurera-t-il quelque avantage ? Un homme est flagellé, souffleté, accablé d'injures : ses gémissements n'enlèveront ni la douleur ni l'outrage. Un autre tombe malade et gravement malade : en se lamentant, il aggrave son mal, au lieu de l'alléger. Vous voyez donc bien que la tristesse est inutile dans tous ces cas.

Un homme, au contraire, a péché : s'il gémit sur sa faute, il l'expie, il rachète sa dette. Qui m'autorise à parler ainsi ? La parole même du Maître; car voici ce qu'il disait d'un prévaricateur : «A cause de son péché, je l'ai affligé pendant quelques instants; et j'ai vu qu'il sentait cette affliction, qu'il marchait courbé sous le poids de la tristesse; et j'ai redressé ses voies.» (Is 57,17-18) Paul dit encore à ce sujet : «La tristesse qui est selon Dieu produit la pénitence et conduit sûrement au salut.» (II Cor 7,10)

Puisque j'ai démontré d'une manière évidente que dans les pertes d'argent, les outrages et les calomnies, la torture, la mort et les autres accidents de même nature, la tristesse est impuissante, qu'elle n'exerce son action que sur le péché, qu'elle ne sert qu'à le détruire, il est évident aussi qu'elle ne saurait avoir une autre destination. Ne gémissons donc plus sur les biens qui nous seraient ravis, mais gémissons sur les péchés dont nous nous serons rendus coupables : c'est là l'unique et précieux avantage de la tristesse. Avez-vous été dépouillé ? ne vous attristez pas; cela ne vous servirait de rien. Avez-vous commis une faute ? pleurez; car les larmes alors sont utiles. Considérez en outre la prévoyance de la sagesse de Dieu : le péché n'a produit que deux choses, la tristesse et la mort. «Le jour où vous mangerez (du fruit défendu), vous mourrez.» (Gen 2,17) Puis il fut dit à la femme : «Vous enfanterez

CINQUIÈME HOMÉLIE

dans la douleur.» C'est aussi par l'une et l'autre de ces deux choses que Dieu détruit le péché : il a voulu que le père fût exterminé par ses filles. Or, que la tristesse et la mort réunies anéantissent le péché, c'est ce que nous voyons par l'exemple des martyrs; c'est ce que nous montraient encore ces paroles que Paul adresse aux pécheurs : «De là vient que parmi vous beaucoup sont infirmes et malades, que beaucoup dorment du dernier sommeil.» (I Cor 11,30) C'est parce que vous péchez, dit-il, que la mort vous frappe; la mort est l'expiation de nos péchés. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il immédiatement : «Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés; en nous jugeant le Seigneur nous corrige, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.» (Ibid., 31,32) Comme le ver naît de l'arbre et le ronge, comme les insectes dévorent la laine sur laquelle ils ont germé, ainsi la tristesse et la mort consomment le péché, qui leur a donné naissance.

J'insiste donc : élevons-nous au-dessus des craintes de la mort; que le péché seul soit pour vous un objet de frayeur et de larmes. Si je vous dis cela, ce n'est pas que je redoute rien de fâcheux, non; c'est que je ne voudrais vous voir jamais ressentir des craintes différentes. Je voudrais encore vous voir accomplir par vos œuvres la loi du Christ. «Celui qui ne prend pas sa croix, a-t-il dit, et ne marche pas sur mes traces, n'est pas digne de moi.» (Mt 10,38) Sans doute, il n'entend pas que nous prenions sur nos épaules un véritable gibet, mais il nous prescrit d'avoir toujours la mort devant les yeux, à l'exemple de Paul, qui mourait tous les jours, se riant de la mort et dédaignant la vie présente. Vous êtes un soldat, constamment sous les armes en face de l'ennemi. Mais un soldat qui craint la mort ne se conduira jamais avec courage : de même, un chrétien qui tremble devant le danger n'accomplira jamais rien de grand, rien d'admirable, il sera même aisément vaincu; seul l'homme intrépide et magnanime déjouera tous les efforts des ennemis. Les trois enfants de Babylone, parce qu'ils ne craignirent pas le feu, furent à l'abri de ses atteintes : il en sera de même de nous; si nous ne craignons pas la mort, nous échapperons à ses coups. S'ils n'eurent aucune peur du feu, c'est qu'après tout ce n'est pas un crime d'être brûlé; ils ne redoutèrent que le crime, le crime qu'ils auraient commis en obéissant à des ordres sacrilèges. Imitons ces enfants et tous ceux qui leur ont été semblables; ne craignons pas les dangers, et les dangers s'évanouiront.

5. «Certes, je ne suis ni prophète, ni fils de prophète,» (Amos 7,14) et toutefois je connais parfaitement l'avenir; je déclare sans crainte, à haute voix, que si nous changeons de vie, si nous prenons en main les intérêts de notre âme, si nous renonçons à nos désordres, aucun mal réel ne saurait nous arriver. Je le vois clairement d'après la conduite miséricordieuse du Seigneur envers les individus et les cités, les nations et les peuples. Ses menaces avaient éclaté contre les Ninivites, il avait dit : «Encore trois jours, et Ninive sera détruite.» (Jon 3,4) Qu'arrivât-il cependant ? Vous le savez. Quel fut le sort de cette ville ? Fut-elle renversée ? C'est bien le contraire qui eut lieu : elle devint plus florissante et plus illustre; et non seulement sa gloire n'eut rien à souffrir de ses crimes passés, mais encore elle est devenue pour nous tous un objet d'admiration et de louanges. On eût dit qu'à partir de ce moment elle était pour les pécheurs un port assuré, les invitant tous à la pénitence; par les œuvres qu'elle accomplit et qui lui méritèrent la providence paternelle de Dieu, elle nous enseigne encore à ne jamais désespérer de notre salut, bien plus, à mener une vie sans tache, à ranimer le divin flambeau de l'espérance, à compter que la fin de toutes nos épreuves sera le vrai bonheur. Quel est celui que ne toucherait pas le récit des merveilles opérées dans cette grande cité, serait-il le plus lâche de tous les hommes ? Dieu voulut voir tomber en quelque sorte sa prédiction, plutôt que Ninive. Mais que dis-je ? la prédiction elle-même ne tomba pas. Si les habitants eussent persévéré dans leur malice et que la sentence prononcée n'eût pas eu son effet, on aurait peut-être eu le droit d'accuser cette parole de mensonge; mais, quand les hommes s'étaient convertis et désistés de leurs funestes habitudes, que Dieu se soit aussi désisté de sa colère, qui pourrait le blâmer ? qui pourrait prétendre que la prophétie ne fut pas exécutée ?

Dieu ne fit pas autre chose que respecter la loi portée dès l'origine à l'égard de tous les hommes et formulée par le Prophète. Quelle est cette loi ? la voici : «Quand j'aurai porté l'arrêt qui prononce le renversement et la complète destruction d'un peuple ou d'un royaume, il arrivera que, si les hommes se repentent de leur malice, je me repentirai de ma colère et ne leur ferai pas le mal que je leur avais annoncé.» (Jer 18,7-8) Fidèle à cette loi, il sauva ceux qui se repentirent : ils s'éloignèrent du vice, il éloigna d'eux son courroux. Il savait ce que renfermait de vertu l'âme de ces barbares; et c'est pour cela qu'il pressait tant son prophète. La ville fut alors dans une agitation profonde en entendant cette voix inspirée; mais la terreur dont elle fut saisie, bien loin de tourner à sa perte, fut la cause de son bonheur. Le salut naquit de la crainte, la menace écarta le danger; c'est par la sentence de destruction que la

CINQUIÈME HOMÉLIE

destruction fut conjurée. Chose étonnante et nouvelle ! une prédiction de mort est une source de vie. A peine a-t-on prononcé la sentence qu'elle est invalidée. C'est justement le contraire de ce qui se passe aux tribunaux humains. Là, quand l'arrêt est porté, il devient irrévocable; au tribunal divin, il est révoqué dès lors qu'on le dénonce. En effet, sans cette proclamation, les coupables l'eussent ignoré; l'ignorant, ils n'eussent jamais fait pénitence; ils seraient restés sous le coup du châtiment, et nous n'admirerions pas aujourd'hui la manière merveilleuse dont ils furent sauvés. Comment ne pas admirer que le juge ait porté la sentence, et qu'elle ait été mise à néant par le repentir des coupables ? Ils ne quittèrent pas la ville, comme nous l'avons fait; elle chancelait sur ses bases, ils la raffermirent en y restant. Elle était un piège, ils en firent une citadelle : elle était un gouffre dévorant, ils en firent une tour de défense. On leur dit que les maisons vont crouler; ils n'abandonnent pas ces maisons, mais ils fuient leurs péchés. Ils ne se dispersent pas loin de leurs demeures, comme nous dans les circonstances présentes; mais chacun renonce à sa mauvaise vie. Ce ne sont pas nos murs, disent-ils qui nous ont attiré la colère céleste; c'est nous qui nous sommes blessés, c'est à nous de nous appliquer le remède. Le changement des mœurs, et non celui des lieux, fut jugé par eux l'unique moyen de salut.

6. Voilà comment agissaient ces barbares. Ne rougions-nous pas, ne nous couvrions-nous pas le visage en songeant qu'ils changeaient de mœurs, tandis que nous changeons simplement de lieu, et que, semblables à des hommes ivres, nous exposons tout ce qui nous appartient ? Le Seigneur est irrité contre nous, et, négligeant d'apaiser sa colère, nous emportons de nos maisons ce que nous avons de plus précieux, cherchant à mettre en sûreté notre fortune, au lieu de chercher à mettre notre âme en sûreté. Mais qu'avons-nous besoin de chercher ? C'est dans la vertu, c'est dans la pureté de la vie que nous lui trouverons le plus sûr asile. Supposez qu'un esclave ait excité votre indignation et votre courroux; sans s'occuper de se justifier auprès de vous, il se retire dans sa cellule, et, réunissant avec ses hardes les divers objets qui sont à son usage, il se dispose à prendre la fuite; supporteriez-vous un tel mépris de sa part ? Cessons donc de nous livrer nous-mêmes à ces soins intempestifs; que chacun de nous dise à Dieu : «Où irai-je pour me dérober à votre esprit ? Où fuirai-je pour me cacher de votre face ?» (Ps 138,7) Imitons la philosophie de ces barbares. Ils font pénitence, quoique n'ayant rien de certain, car la sentence prononcée contre eux n'était pas ainsi conçue : Si vous changez de vie, si vous faites pénitence, je raffermirai votre ville; il leur est dit sans condition : «Encore trois jours, et Ninive sera détruite.» (Jon 3,4) Que répondront-ils à cela : «Qui sait si le Seigneur ne se repentira pas de l'arrêt de mort qu'il a porté contre nous ?» (Ibid., 5,9) Qui sait ? disent-ils. Ils ignorent quelle sera l'issue de cet événement, mais en attendant ils font pénitence. Ils ne savent ce que Dieu fera dans sa bonté, mais dans l'incertitude ils commencent par se convertir. Ils n'avaient pas sous les yeux l'exemple d'une autre Ninive sauvée par le repentir de ses habitants; ils n'avaient pas lu les prophètes, ni entendu parler des patriarches; aucun conseil, aucune instruction ne leur avait été donnée; ils ne s'étaient pas formé d'avance cette conviction, que le Seigneur est infailliblement apaisé par la pénitence. Rien de tout cela n'était renfermé dans la menace prophétique; leur esprit demeurerait à cet égard dans l'incertitude et les ténèbres, mais leur repentir n'en était pas moins fervent.

Quelle raison pourrions-nous donc alléguer en notre faveur, quand un tel changement se produit au sein d'un peuple qui ne sait où ce changement le conduira ? Et vous qui savez à quel point vous devez compter sur la divine miséricorde, vous qui tant de fois avez reçu des gages assurés de sa tendre sollicitude, vous qui connaissez la doctrine des prophètes et des apôtres, tous que les choses elles-mêmes ont instruits, ou ne faites néanmoins aucun effort pour égaler la vertu de ce peuple ! Grande fut sans doute la vertu dont les hommes donnèrent alors l'exemple, mais plus grande fut encore la bonté de Dieu : et vous pouvez en juger par la grandeur même de ses menaces. Il n'ajouta pas à son arrêt : Si vous faites pénitence, je vous épargnerai; et s'il ne dit rien de semblable, c'était pour augmenter leur terreur par ce qu'il y avait de vague et d'absolu dans sa parole, et pour les pousser plus efficacement au repentir par l'aiguillon de la crainte. Le prophète rougit si, dans sa connaissance de l'avenir, il peut comprendre que ses prédictions ne seront pas accomplies; mais Dieu n'est pas accessible à ce sentiment, parce qu'il ne veut autre chose que le salut d'un peuple, et c'est pour cela qu'il contraint son serviteur à l'obéissance. Lorsque celui-ci fut entré dans le navire, Dieu souleva les flots, comme pour vous apprendre que la tempête suit toujours le péché, que la désobéissance entraîne les bouleversements. D'une part, la ville de Ninive était ébranlée par les péchés de ses habitants; de l'autre, le vaisseau l'était par la résistance du prophète. On jette Jonas à la mer, et le vaisseau n'éprouve plus de secousse; submergeons nous-mêmes nos péchés, et le calme se rétablira dans notre ville.

CINQUIÈME HOMÉLIE

C'est en vain que nous cherchons notre sûreté dans la fuite; bien loin d'être utile à Jonas, elle lui fut nuisible : il fuyait la terre; mais il ne fuyait pas la colère de Dieu. Il fuyait la terre, mais pour porter l'orage sur la mer. Sans résultat heureux pour lui-même, sa fuite mit dans le plus grand danger ceux qui l'avaient accueilli : quand il eut pris place dans le navire, tous ceux qui naviguaient avec lui, matelots et pilotes, corps et biens, menaçaient d'être engloutis dans les abîmes. Une fois qu'il eut été précipité dans la mer, expiant de la sorte le péché qu'il avait commis, il fut reçu dans le vaste sein d'un autre navire, à savoir, dans les flancs d'un énorme poisson, et c'est là qu'il retrouva sa liberté. Il vous est aisé de voir par ce trait que les vaisseaux ne sauvent pas l'homme coupable, et que le pécheur repentant n'a rien à craindre ni de la fureur des flots ni de la dent des bêtes. Les ondes l'engloutissent sans l'étouffer; un monstre le dévore sans lui donner la mort; les êtres animés et les éléments insensibles rendent intact à Dieu le dépôt qu'il leur a confié. Toutes ces choses enseignaient au prophète à se montrer doux et clément, à ne pas être plus impitoyable que de grossiers matelots, les ondes en furie, les monstres eux-mêmes. Les matelots ne se décident à le perdre qu'à la longue et pressés par la nécessité; les éléments et les bêtes le mettent à l'abri de tout mal : c'est ainsi qu'en avait disposé la divine sagesse.

Il retourna donc à sa mission; il prêcha, menaça, persuada, sauva; il ramena les hommes au devoir par le sentiment de la crainte : sa première parole suffit pour affermir leur conversion. Il n'eut besoin, pour accomplir cette œuvre, ni d'un grand nombre de jours, ni de longues instructions; il leur adressa simplement les paroles que vous connaissez, et soudain ils entrèrent dans les voies de la pénitence. Voilà pourquoi Dieu ne l'envoya pas immédiatement du navire à la cité criminelle : les matelots le livrèrent à la mer, la mer à la baleine, la baleine à Dieu, Dieu aux Ninivites ! C'est par ce long détour que le transfuge leur fut rendu, pour que tous les hommes apprennent qu'il est impossible d'échapper aux mains du Tout-Puissant.

On a beau fuir loin de sa patrie, quelque direction que l'on prenne, quand on traîne après soi le péché, on rencontre partout d'innombrables traverses: alors même qu'aucun être vivant ne se trouverait sur votre passage, les créatures inanimées vous opposeront de toutes parts des obstacles opiniâtres. Croyez-moi donc, ne cherchez pas le salut dans la fuite, ne l'attendez que d'un vrai changement de vie. Serait-ce parce que vous restez dans la ville que le Seigneur est irrité contre vous, pour que vous preniez ainsi la fuite ? Sa colère n'est-elle pas plutôt excitée par vos péchés ? Renoncez dès lors à vos péchés, remontez à la source et supprimez la cause du mal. Les médecins eux-mêmes ordonnent d'opposer les contraires aux contraires pour guérir les maladies. L'excès dans le manger vous a-t-il donné la fièvre ? ils la combattent par la diète. Le mal est-il né du chagrin ? ils s'efforcent de porter à la joie l'esprit du malade. Telle est aussi la conduite qu'il faut tenir dans les maladies de l'âme. Si c'est notre torpeur qui nous expose à la colère céleste, faisons tout ce qui dépendra de nous pour nous ranimer, donnons l'exemple d'une parfaite conversion. Dans ce combat, nous avons pour auxiliaire et pour soutien, le jeûne d'abord, puis la calamité présente et la crainte du danger. C'est le moment de nous occuper activement de notre âme. Nous pouvons à notre gré modifier ses résolutions et ses pensées. Quand on est sous le poids de la crainte, sevré de tous les plaisirs, vivant dans des appréhensions continuelles, le cœur s'ouvre aisément aux leçons de la philosophie, il reçoit avec des transports d'allégresse les semences de la vertu.

7. Ce que nous devons avant tout lui persuader, c'est de commencer sa conversion par la fuite des jurements. Bien que depuis plusieurs jours je revienne constamment sur cette matière, je ne laisserai pas de vous en parler aujourd'hui, ni demain : ni dans la suite. Que dis-je demain ? pourquoi déterminer un jour quelconque ? Je ne cesserai pas que vous ne soyez corrigés. Puisque les prévaricateurs ne rougissent pas de leurs fautes incessantes, à plus forte raison ne devons-nous pas rougir de renouveler sans cesse les mêmes avertissements. Si le prédicateur revient toujours sur les instructions déjà données, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, c'est aux auditeurs, qui n'apprennent qu'avec beaucoup de temps et de difficulté les préceptes même les moins élevés et les plus faciles. Quoi de plus facile, en effet, que de ne pas jurer ? C'est une affaire d'habitude; cela n'exige ni des efforts corporels ni des sacrifices pécuniaires. Voulez-vous savoir comment on surmonte un vice ? comment on s'affranchit d'une habitude criminelle ? Je vous en indiquerai le moyen; et, si vous êtes fidèles à l'employer, vous remporterez une complète victoire. Lorsque vous remarquerez ce mal en vous-même, ou bien chez un autre, votre serviteur, votre fils ou votre femme, commencez par avertir, et si l'avertissement ne produit pas son effet, envoyez le coupable au lit sans souper : infligez-vous cette peine comme vous la leur infligeriez; une telle punition n'est pas une perte, mais un gain. Il en est ainsi de ces pieux stratagèmes. Une prompte correction n'est pas le seul avantage qu'ils nous procurent. La langue sévèrement châtiée n'a pas besoin qu'un étranger la

CINQUIÈME HOMÉLIE

rappelle à l'ordre; il lui suffit d'être desséchée par la soif, tourmentée par la faim. Serions-nous les plus insensés de tous les hommes, avertis que nous serons les jours entiers par la souffrance physique, nous n'aurons pas besoin qu'un autre vienne nous adresser des exhortations ou des conseils.

Vous approuvez, vous louez mes paroles; mais faites-en donc l'éloge par les faits. Quel serait autrement le résultat de mes discours ? Qu'un petit enfant aille tous les jours à l'école, mais qu'il n'apprenne rien; lui suffira-t-il, pour s'excuser auprès de nous, d'invoquer son exactitude ? Ne sera-ce même pas là le plus grand reproche que nous lui ferons, de ne retirer aucun fruit de ses leçons quotidiennes ? Appliquons-nous ce même raisonnement et disons-nous à nous-mêmes : Voilà bien longtemps que nous nous rendons à l'église, pour entendre les plus terribles vérités, les leçons les plus utiles; si nous en sortons tels que nous y sommes venus, sans nous être corrigés d'aucun défaut, à quoi nous sert de suivre avec tant d'assiduité une doctrine aussi parfaite ? Que de choses qu'on ne fait pas pour elles-mêmes, mais pour le bien qui doit en résulter ? En voici des exemples : Le laboureur ne sème pas pour semer, mais bien pour moissonner dans la suite; s'il n'avait pas cet espoir, il sèmerait en pure perte, puisque le grain doit pourrir dans la terre. Le marchand ne navigue pas uniquement pour naviguer, il a pour but d'augmenter sa fortune; ce but manqué, les voyages n'auraient fait que concourir à sa ruine en l'exposant à mille dangers. Encore ici, faisons-nous à nous-mêmes l'application de ce raisonnement : Si nous nous réunissons dans l'église, ce n'est certes pas dans l'unique but d'y passer quelques heures, c'est pour en retirer un bien spirituel et d'une valeur inestimable. Si nous nous retirons donc le cœur et les mains vides, notre zèle lui-même sera pour nous un sujet de condamnation.

Pour qu'il n'en soit pas ainsi, pour éviter un tel malheur, quand vous aurez quitté cette enceinte, revenez sur nos instructions, les amis avec les amis, les pères avec les enfants, les maîtres avec les serviteurs; avisez ensemble aux moyens d'accomplir ce qui vous a été prescrit, et quand vous retournerez à l'église, quand vous nous entendrez vous renouveler les mêmes exhortations, la rougeur ne montera pas à votre front, le remords ne tourmentera pas votre conscience; vous vous réjouirez, au contraire, en songeant que vous avez accompli déjà la majeure partie de la leçon qui vous est donnée. Ce n'est pas ici seulement que nous devons méditer sur ces choses : cette rapide exhortation ne saurait entièrement déraciner le mal; il faut que dans vos demeures le mari retrouve la même leçon sur les lèvres de sa femme, et que la femme l'entende de la bouche de son mari; il faut qu'une sainte émulation règne entre vous tous pour l'accomplissement de la loi divine, si bien que les avancés adressent les reproches aux retardataires afin d'exciter leur ardeur, et que ces derniers prennent exemple sur les premiers, pour tâcher de les atteindre. Si nous dirigeons de ce côté nos pensées et nos soins, nos autres affaires prendront bientôt un cours plus heureux. Que Dieu soit l'objet de vos méditations, et vous serez l'objet de sa providence paternelle.

Ne me dites pas : Mais que faire, si l'on me force à jurer, si l'on ne veut pas me croire ? Eh bien, quand il s'agit de violer la loi, vous ne devez tenir aucun compte de la nécessité. Il n'y a qu'une chose absolument nécessaire, c'est de ne pas offenser Dieu. Et toutefois, je me borne en ce moment à vous demander de retrancher les jurements inutiles : ne jurez pas sans réflexion avec vos amis ou vos serviteurs, dans l'intérieur de vos familles. Si vous retranchez ces sortes de jurements, vous n'aurez nul besoin de moi pour avoir raison des autres. Une bouche, en effet, qui aura contracté la haine et l'horreur de ces paroles téméraires, se gardera bien de jurer à l'avenir, quels que soient les moyens qu'on emploiera pour l'y contraindre. Ce n'est qu'avec des peines infinies, à force d'exhortations et d'importunités, de prières et de menaces, en faisant parler tour à tour la crainte et la raison, que nous parvenons maintenant à vous détourner de cette funeste habitude. Eh bien, de même alors et plus encore, serez-vous inébranlables dans votre respect pour la loi; et nul ne pourra vous la faire transgresser, au nom même de la nécessité la plus pressante. Vous ne consentiriez pas à goûter d'un poison, quand même on essaierait de tous les moyens pour vous persuader que c'est nécessaire; vous ne consentirez pas davantage à prononcer un jurement. Ecoutez mes conseils; vous y trouverez votre consolation et le plus puissant encouragement à la pratique des autres vertus. Celui qui ne s'impose aucun sacrifice est toujours languissant et ne tarde pas à tomber dans une léthargie mortelle; celui qui peut, au contraire, se rendre le témoignage qu'il a rempli un commandement, un seul, se sentira pénétré d'une noble confiance et s'acheminera plein de zèle à l'accomplissement de ses autres devoirs: de l'un il passera rapidement à l'autre; et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'il parvienne au sommet de la perfection.

Si, lorsqu'il est question d'argent, plus on a, plus on désire, à plus forte raison en est-il ainsi quand il s'agit des biens spirituels. De là mon ardeur et mon impatience à voir un

CINQUIÈME HOMÉLIE

commencement de réalisation, à jeter dans vos âmes le germe de la vertu. De là mes prières et mes supplications pour obtenir de vous que mes paroles soient gravées dans votre mémoire, non seulement à l'heure présente, mais encore toujours et partout, sur la place publique aussi bien que dans l'intérieur de vos maisons. Que ne m'est-il donné de rester constamment avec vous ! Je n'aurais plus besoin alors de vous adresser un aussi long discours. Mais, puisque cela n'est pas possible, n'oubliez pas du moins mes paroles quand vous êtes hors de ma présence; lors même que vous prenez vos repas, représentez-vous que j'entre dans votre demeure, que je suis là devant vous, que je fais encore retentir à vos oreilles ce que je vous dis ici. N'importe en quel endroit il vous arrivera de prononcer mon nom, avant tout souvenez-vous du précepte que je vous recommande; tâchez de reconnaître ainsi mon affection pour vous : votre docilité sera ma récompense; si je l'obtiens, je serai largement payé de mes labeurs.

Voulez-vous m'encourager, ranimer votre propre espérance, acquérir plus de facilité pour l'accomplissement des autres préceptes, que celui-ci soit l'objet de vos pensées continuelles et de vos constants efforts : alors seulement vous comprendrez l'utilité de nos leçons. Un habit d'or est sans doute beau par lui-même, mais il le paraît beaucoup plus quand nous le portons. De même, les commandements du Seigneur sont beaux quand on les expose, mais ils le sont beaucoup plus encore quand on les accomplit. Vous applaudissez maintenant à nos paroles pendant quelques instants; mettez-les en pratique, et vous aurez à vous en louer vous-mêmes, en même temps que nous, tous les jours de votre vie. C'est peu de nos mutuels éloges; nous serons approuvés de Dieu : et, non content de nous approuver, il nous comblera de ses biens les plus précieux, de ses dons ineffables. Pussions-nous tous en être jugés dignes par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, dans l'union de l'Esprit saint, à présent et toujours, pour les siècles des siècles. Amen.